

Volume choisi

PAUL VERLAINE

ROMANCES SANS PAROLE

ARIETTES OUBLIÉES

PAYSAGES BELGES — BIRDS IN THE NIGHT

AQUARELLES



Édition nouvelle

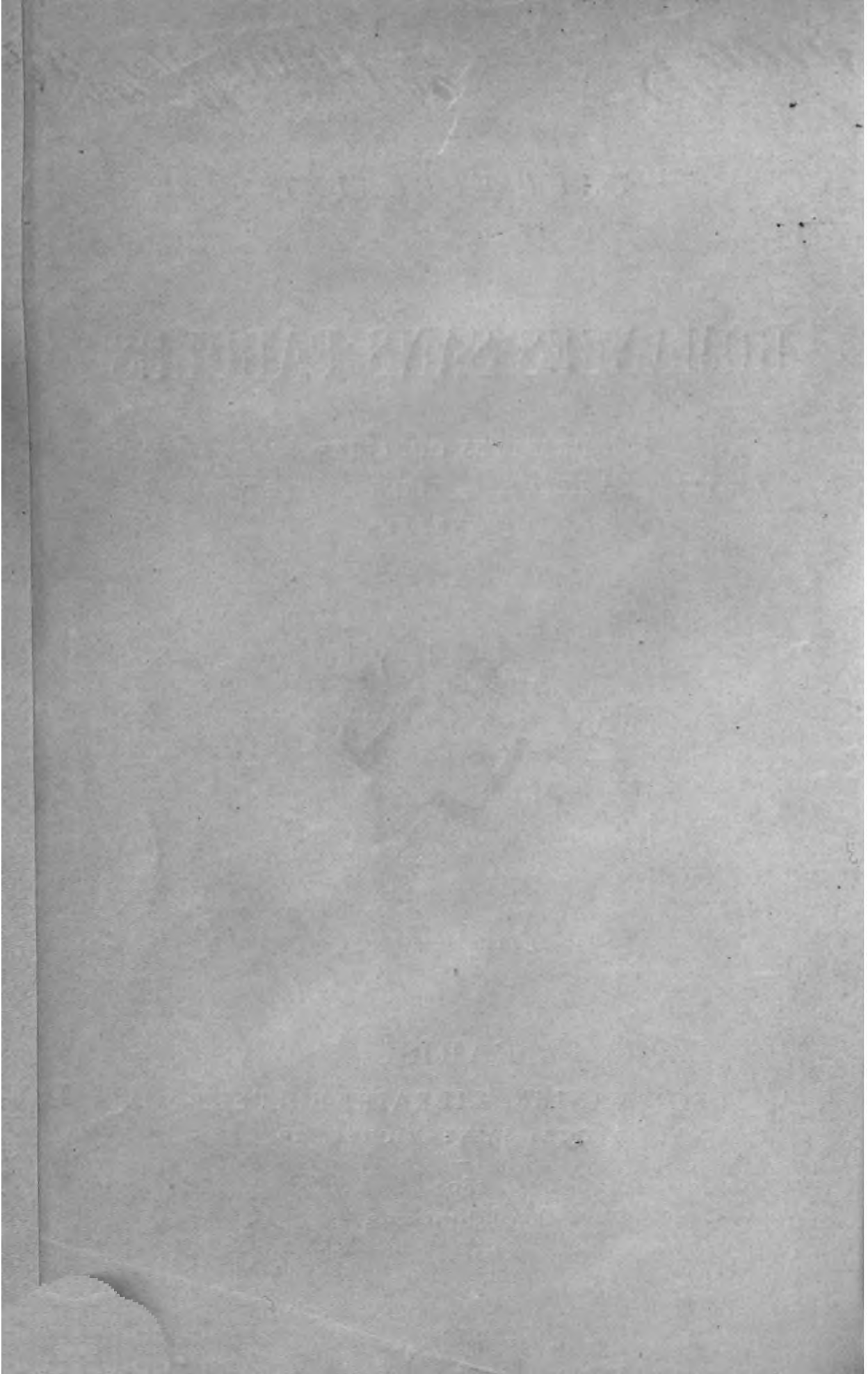
PARIS

LEON VANIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

1891

Tous droits réservés.



Generated at University of Pennsylvania on 2021-02-26 01:12 GMT / <https://hdl.handle.net/2027/coo.31924027312069>
Public Domain, Google-digitized / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-google

Generated at University of Pennsylvania on 2021-02-26 01:12 GMT / <https://hdl.handle.net/2027/coo.31924027312069>
Public Domain, Google-digitized / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-google

Generated at University of Pennsylvania on 2021-02-26 01:12 GMT / <https://hdl.handle.net/2027/coo.31924027312069>
Public Domain, Google-digitized / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-google

Romances sans Paroles

~~1173 V 3023~~

Generated at University of Pennsylvania on 2021-02-26 01:12 GMT / <https://hdl.handle.net/2027/coo.31924027312069>
Public Domain, Google-digitized / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-google

PAUL VERLAINE

Romances sans Paroles

ARIETTES OUBLIÉES
PAYSAGES BELGES — BIRDS IN THE NIGHT
AQUARELLES



Édition nouvelle

PARIS
LÉON VANIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

—
1891

Generated at University of Pennsylvania on 2021-02-26 01:12 GMT / <https://hdl.handle.net/2027/coo.31924027312069>
Public Domain, Google-digitized / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-google

**Le vent dans la plaine
Suspend son haleine.**

(FAVART.)

**C'est l'extase langoureuse,
C'est la fatigue amoureuse,
C'est tous les frissons des bois
Parmi l'étreinte des brises,
C'est, vers les ramures grises,
Le chœur des petites voix.**

**O le frêle et frais murmure !
Cela gazouille et susure,
Cela ressemble au cri doux
Que l'herbe agitée expire...
Tu dirais, sous l'eau qui vire,
Le roulis sourd des cailloux.**

Cette âme qui se lamente
En cette plainte dormante
C'est la nôtre, n'est-ce pas ?
La mienne, dis, et la tienne,
Dont s'exhale l'humble antienne
Par ce tiède soir, tout bas ?

II

Je devine, à travers un murmure
Le contour subtil des voix anciennes
Et dans les lueurs musiciennes,
Amour pâle, une aurore future!

Et mon âme et mon cœur en délires
Ne sont plus qu'une espèce d'œil double
Où tremblote à travers un jour trouble
L'ariette, hélas! de toutes lyres!

O mourir de cette mort seulette
Que s'en vont, cher amour qui t'épeures
Balançant jeunes et vieilles heures!
O mourir de cette escarpolette!

III

Il pleut doucement sur la ville.

(ARTHUR RIMBAUD.)

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville,
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur ?

O bruit doux de la pluie
Par terre et sur les toits !
Pour un cœur qui s'ennuie
O le chant de la pluie !

Il pleure sans raison
Dans ce cœur qui s'écœure.
Quoi ! nulle trahison ?
Ce deuil est sans raison.

C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi,
Sans amour et sans haine;
Mon cœur a tant de peine!

IV

Il faut, voyez-vous, nous pardonner les choses.
De cette façon nous serons bien heureuses,
Et si notre vie a des instants moroses,
Du moins nous serons, n'est-ce pas ? deux pleureuses.

O que nous mêlions, âmes sœurs que nous sommes,
A nos vœux confus la douceur puérile
De cheminer loin des femmes et des hommes.
Dans le frais oubli de ce qui nous exile.

Soyons deux enfants, soyons deux jeunes filles
Eprises de rien et de tout étonnées,
Qui s'en vont pâlir sous les chastes charmilles
Sans même savoir qu'elles sont pardonnées.

V

Son joyeux, importun d'un clavecin sonore.

(PÉTRUS BOREL.)

Le piano que baise une main frêle
Luit dans le soir rose et gris vaguement.
Tandis qu'avec un très léger bruit d'aile
Un air bien vieux, bien faible et bien charmant
Rôde discret, épeuré quasiment,
Par le boudoir longtemps parfumé d'Elle.

Qu'est-ce que c'est que ce berceau soudain
Qui lentement dorlote mon pauvre être?
Que voudrais-tu de moi, doux chant badin?
Qu'as-tu voulu, fin refrain incertain
Qui vas tantôt mourir vers la fenêtre
Ouverte un peu sur le petit jardin?

VI

C'est le chien de Jean de Nivelle
Qui mord sous l'œil même du guet
Le chat de la mère Michel;
François-les-bas-bleus s'en égaie.

La lune à l'écrivain public
Dispense sa lumière obscure
Où Médor avec Angélique
Verdissent sur le pauvre mur.

Et voici venir La Ramée
Sacrant en bon soldat du Roi.
Sous son habit blanc mal famé
Son cœur ne se tient pas de joie !

Car la boulangère... — Elle? — Oui dame!
Bernant Lustucru, son vieil homme,
A tantôt couronné sa flamme...
Enfants, *Dominus vobiscum!*

Place! en sa longue robe bleue
Toute en satin qui fait frou-frou,
C'est une impure, palsembleu!
Dans sa chaise qu'il faut qu'on loue,

Fût-on philosophe ou grigou,
Car tant d'or s'y relève en bosse,
Que ce luxe insolent bafoue
Tout le papier de monsieur Loss!

Arrière, robin crotté! place,
Petit courtaud, petit abbé,
Petit poète jamais las
De la rime non attrapée!

Voici que la nuit vraie arrive...
Cependant jamais fatigué
D'être inattentif et naïf?
François-les-bas bleus s'en égaie.

2

VII

O triste, triste était mon âme
A cause, à cause d'une femme.

Je ne me suis pas consolé
Bien que mon cœur s'en soit allé,

Bien que mon cœur, bien que mon âme
Eussent fui loin de cette femme.

Je ne me suis pas consolé,
Bien que mon cœur s'en soit allé.

Et mon cœur, mon cœur trop sensible
Dit à mon âme : Est-il possible,

Est-il possible, — le fût-il, —
Ce fier exil, ce triste exil?

Mon âme dit à mon cœur : Sais-je
Moi-même, que nous veut ce piège

D'être présents bien qu'exilés,
Encore que loin en allés?

VIII

Dans l'interminable
Ennui de la plaine
La neige incertaine
Luit comme du sable.

Le ciel est de cuivre
Sans lueur aucune,
On croirait voir vivre
Et mourir la lune.

Comme des nuées
Flottent gris les chênes
Des forêts prochaines
Parmi les buées.

Le ciel est de cuivre
Sans lueur aucune.
On croirait voir vivre
Et mourir la lune.

Corneille poussive
Et vous les loups maigres,
Par ces bises aigres
Quoi donc vous arrive?

Dans l'interminable
Ennui de la plaine
La neige incertaine
Luit comme du sable.

IX

Le rossignol qui du haut d'une
branche se regarde dedans, croit
être tombé dans la rivière. Il est
au sommet d'un chêne et toutefois
il a peur de se noyer.

(CYRANO DE BERGERAC.)

L'ombre des arbres dans la rivière embrumée
Meurt comme de la fumée,
Tandis qu'en l'air, parmi les ramures réelles
Se plaignent les tourterelles.

Combien, ô voyageur, ce paysage blême
Te mira blême toi-même,
Et que tristes pleuraient dans les hautes feuillées
Tes espérances noyées !

Mai, Juin, 1872.

PAYSAGES BELGES

« Conquestes du Roy. »

(Vieilles estampes.)

Generated at University of Pennsylvania on 2021-02-26 01:12 GMT / <https://hdl.handle.net/2027/coo.31924027312069>
Public Domain, Google-digitized / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-google

WALCOURT

**Briques et tuiles,
O les charmants
Petits asiles
Pour les amants !**

**Houblons et vignes,
Feuilles et fleurs,
Tentes insignes
Des francs buveurs !**

**Guinguettes claires,
Bières, clameurs,
Servantes chères
A tous fumeurs !**

Gares prochaines,
Gais chemins grands...
Quelles aubaines,
Bons juifs errants!

Juillet 1873.

CHARLEROI

Dans l'herbe noire
Les Kobolds vont
Le vent profond
Pleure, on veut croire.

Quoi donc se sent ?
L'avoine siffle.
Un buisson giffle
L'œil au passant.

Plutôt des bouges
Que des maisons.
Quels horizons
De forges rouges !

On sent donc quoi ?
Des gares tonnent,
Les yeux s'étonnent,
Où Charleroi ?

Parfums sinistres !
Qu'est-ce que c'est ?
Quoi bruissait
Comme des sistres ?

Sites brutaux !
Oh ! votre haleine,
Sueur humaine,
Cris des métaux !

Dans l'herbe noire
Les Kobolds vont.
Le vent profond
Pleure, on veut croire.

BRUXELLES

SIMPLES FRESQUES

I

**La fuite est verdâtre et rose
Des collines et des rampes,
Dans un demi-jour de lampes
Qui vient brouiller toute chose.**

**L'or sur les humbles abîmes,
Tout doucement s'ensablante,
Des petits arbres sans cimes,
Où quelque oiseau faible chante.**

Triste à peine tant s'effacent
Ces apparences d'automne.
Toutes mes langueurs rêvassent,
Que berce l'air monotone.

II

L'allée est sans fin
Sous le ciel, divin
D'être pâle ainsi !
Sais-tu qu'on serait
Bien sous le secret
De ces arbres-ci ?

Des messieurs bien mis,
Sans nul doute amis
Des Royers-Collards,
Vont vers le château.
J'estimerai beau
D'être ces vieillards.

Le château, tout blanc

Avec, à son flanc,

Le soleil couché.

Les champs à l'entour.,.

Oh! que notre amour

N'est-il là niché!

Estaminet du Jeune Renard, août 1872.

BRUXELLES

CHEVAUX DE BOIS

**Par saint Gille,
Viens nous-en,
Mon agile
Alezan.**

(V. Hugo.)

**Tournez, tournez, bons chevaux de bois,
Tournez cent tours, tournez mille tours,
Tournez souvent et tournez toujours,
Tournez, tournez au son des hautbois.**

**Le gros soldat, la plus grosse bonne
Sont sur vos dos comme dans leur chambre ;
Car, en ce jour, au bois de la Cambre,
Les maîtres sont tous deux en personne.**

3

Tournez, tournez, chevaux de leur cœur,
Tandis qu'autour de tous vos tournois
Clignotte l'œil du filou sournois,
Tournez au son du piston vainqueur.

C'est ravissant comme ça vous soule
D'aller ainsi dans ce cirque bête!
Bien dans le ventre et mal dans la tête,
Du mal en masse et du bien en foule.

Tournez, tournez, sans qu'il soit besoin
D'user jamais de nuls éperons,
Pour commander à vos galops ronds,
Tournez, tournez, sans espoir de foin.

Et dépêchez, chevaux de leur âme,
Déjà, voici que la nuit qui tombe
Va réunir pigeon et colombe,
Loin de la foire et loin de madame.

**Tournez, tournez! le ciel en velours
D'astres en or se vêt lentement.
Voici partir l'amante et l'amant.
Tournez au son joyeux des tambours.**

Champ de foire de Saint-Gilles, août 1872.

MALINES

Vers les prés le vent cherche noise
Aux girouettes, détail fin
Du château de quelque échevin,
Rouge de brique et bleu d'ardoise,
Vers les prés clairs, les prés sans fin...

Comme les arbres des féeries
Des frênes, vagues frondaisons,
Échelonnent mille horizons
A ce Sahara de prairies,
Trèfle, luzerne et blancs gazons.

Les wagons filent en silence
Parmi ces sites apaisés.
Dormez, les vaches! Reposez,
Doux taureaux de la plaine immense,
Sous vos cieux à peine irisés!

Le train glisse sans un murmure,
Chaque wagon est un salon
Où l'on cause bas et d'où l'on
Aime à loisir cette nature
Faites à souhait pour Fénélon.

Août 1872.

Generated at University of Pennsylvania on 2021-02-26 01:12 GMT / <https://hdl.handle.net/2027/coo.31924027312069>
Public Domain, Google-digitized / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-google

Generated at University of Pennsylvania on 2021-02-26 01:12 GMT / <https://hdl.handle.net/2027/coo.31924027312069>
Public Domain, Google-digitized / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-google

BIRDS IN THE NIGHT

Generated at University of Pennsylvania on 2021-02-26 01:12 GMT / <https://hdl.handle.net/2027/coo.31924027312069>
Public Domain, Google-digitized / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-google

Vous n'avez pas eu toute patience,
Cela se comprend par malheur, de reste.
Vous êtes si jeune ! et l'insouciance,
C'est le lot amer de l'âge céleste!

Vous n'avez pas eu toute la douceur,
Cela par malheur d'ailleurs se comprend ;
Vous êtes si jeune, ô ma froide sœur,
Que votre cœur doit être indifférent !

Aussi me voici plein de pardons chastes,
Non, certes ! joyeux, mais très calme, en somme,
Bien que je déplore, en ces mois néfastes,
D'être, grâce à vous, le moins heureux homme.

* * *

Et vous voyez bien que j'avais raison.
Quand je vous disais dans mes moments noirs,
Que vos yeux, foyer de mes vieux espoirs,
Ne couvaient plus rien que la trahison.

Vous juriez alors que c'était mensonge
Et votre regard qui mentait lui-même
Flambait comme un feu mourant qu'on prolonge,
Et de votre voix vous disiez : « Je t'aime ! »

Hélas ! on se prend toujours au désir
Qu'on a d'être heureux malgré la saison.....
Mais ce fut un jour plein d'amer plaisir,
Quand je m'aperçus que j'avais raison !

*
* *

Aussi bien pourquoi me mettrai-je à geindre ?
Vous ne m'aimez pas, l'affaire est conclue,
Et, ne voulant pas qu'on ose me plaindre,
Je souffrirai d'une âme résolue.

Oui, je souffrirai, car je vous aimais !
Mais je souffrirai comme un bon soldat
Blessé, qui s'en va dormir à jamais,
Plein d'amour pour quelque pays ingrat.

Vous qui fûtes ma Belle, ma Chérie,
Encor que de vous vienne ma souffrance,
N'êtes-vous donc pas toujours ma Patrie,
Aussi jeune, aussi folle que la France ?

*
* *

Or, je ne veux pas, — le puis-je d'abord ?
Plonger dans ceci mes regards mouillés.
Pourtant mon amour que vous croyez mort
A peut-être enfin les yeux dessillés.

Mon amour qui n'est que ressouvenance,
Quoique sous vos coups il saigne et qu'il pleure
Encore et qu'il doive, à ce que je pense,
Souffrir longtemps jusqu'à ce qu'il en meure,

Peut-être a raison de croire entrevoir
En vous un remords qui n'est pas banal,
Et d'entendre dire, en son désespoir,
A votre mémoire : ah ! fi ! que c'est mal !

*
*
*

Je vous vois encor. J'entr'ouvris la porte.
Vous étiez au lit comme fatiguée.
Mais, ô corps léger que l'amour emporte,
Vous bondites nue, éplorée et gaie.

O quels baisers, quels enlacements fous !
J'en riais moi-même à travers mes pleurs.
Certes, ces instants seront entre tous,
Mes plus tristes, mais aussi mes meilleurs.

Je ne veux revoir de votre sourire
Et de vos bons yeux en cette occurrence
Et de vous, enfin, qu'il faudrait maudire,
Et du piège exquis, rien que l'apparence.

*
* *

Je vous vois encor ! En robe d'été
Blanche et jaune avec des fleurs de rideaux.
Mais vous n'aviez plus l'humide gaité
Du plus délirant de tous nos tantôts,

La petite épouse et la fille ainée
Était reparue avec la toilette
Et c'était déjà notre destinée
Qui me regardait sous votre voilette.

Soyez pardonnée ! Et c'est pour cela
Que je garde, hélas ! avec quelque orgueil,
En mon souvenir qui vous cajola,
L'éclair de côté que coulait votre œil.

*
* *

Par instants, je suis le pauvre navire
Qui court démâté parmi la tempête,
Et ne voyant pas Notre-Dame luire
Pour l'engouffrement en priant s'apprête.

Par instants, je meurs la mort du pécheur
Qui se sait damné s'il n'est confessé,
Et, perdant l'espoir de nul confesseur,
Se tord dans l'Enfer qu'il a devancé.

O mais ! par instants, j'ai l'extase rouge
Du premier chrétien, sous la dent rapace,
Qui rit à Jésus témoin, sans que bouge
Un poil de sa chair, un nerf de sa face !

Bruxelles-Londres. — Septembre-Octobre 1872.

Generated at University of Pennsylvania on 2021-02-26 01:12 GMT / <https://hdl.handle.net/2027/coo.31924027312069>
Public Domain, Google-digitized / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-google

AQUARELLES

Generated at University of Pennsylvania on 2021-02-26 01:12 GMT / <https://hdl.handle.net/2027/coo.31924027312069>
Public Domain, Google-digitized / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-google

GREEN

Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches,
Et puis voici mon cœur, qui ne bat que pour vous.
Ne le déchirez pas avec vos deux mains blanches
Et qu'à vos yeux si beaux l'humble présent soit doux.

J'arrive tout couvert encore de rosée
Que le vent du matin vient glacer à mon front.
Souffrez que ma fatigue, à vos pieds reposée,
Rêve des chers instants qui la délasseront.

Sur votre jeune sein laissez rouler ma tête
Toute sonore encore de vos derniers baisers ;
Laissez-la s'apaiser de la bonne tempête,
Et que je dorme un peu puisque vous reposez.

SPLEEN

Les roses étaient toutes rouges,
Et les lierres étaient tout noirs.

Chère, pour peu que tu te bouges,
Renaissent tous mes désespoirs.

Le ciel était trop bleu, trop tendre,
La mer trop verte et l'air trop doux

Je crains toujours, — ce qu'est d'attendre
Quelque fuite atroce de vous.

^{laxité}
Du houx à la feuille vernie
Et du luisant buis je suis las,

Et de la campagne infinie
Et de tout, fors de vous, hélas !

STREETS**I**

Dansons la gigue !

**J'aimais surtout ses jolis yeux,
Plus clairs que l'étoile des cieux,
J'aimais ses yeux malicieux.**

Dansons la gigue !

**Elle avait des façons vraiment
De désoler un pauvre amant,
Que c'en était vraiment charmant !**

Dansons la gigue !

Mais je trouve encore meilleur
Le baiser de sa bouche en fleur,
Depuis qu'elle est morte à mon cœur.

Dansons la gigue !

Je me souviens, je me souviens
Des heures et des entretiens,
Et c'est le meilleur de mes biens.

Dansons la gigue !

SOHO.

II

O la rivière dans la rue !
Fantastiquement apparue
Derrière un mur haut de cinq pieds,
Elle roule sans un murmure
Son onde opaque et pourtant pure.
Par les faubourgs pacifiés.

La chaussée est très large, en sorte
Que l'eau jaune comme une morte
Dévale ample et sans nuls espoirs
De rien refléter que la brume,
Même alors que l'aurore allume
Les cottages jaunes et noirs.

PADDINGTON.

CHILD WIFE

Vous n'avez rien compris à ma simplicité,
Rien, ô ma pauvre enfant!
Et c'est avec un front éventé, dépité,
Que vous fuyez devant.

Vos yeux qui ne devaient refléter que douceur,
Pauvre cher bleu miroir,
Ont pris un ton de fiel, ô lamentable sœur,
Qui nous fait mal à voir.

Et vous gesticulez avec vos petits bras
Comme un héros méchant,
En poussant d'aigres cris poitrinaires, hélas!
Vous qui n'étiez que chant!

Car vous avez eu peur de l'orage et du cœur
Qui grondait et sifflait,
Et vous bêtâtes vers votre mère — ô douleur! —
Comme un triste agnelet.

Et vous n'avez pas su la lumière et l'honneur
D'un amour brave et fort,
Joyeux dans le malheur, grave dans le bonheur,
Jeune jusqu'à la mort!

A POOR YOUNG SHEPHERD

J'ai peur d'un baiser
Comme d'une abeille.
Je souffre et je veille
Sans me reposer.
J'ai peur d'un baiser!

Pourtant j'aime Kate
Et ses yeux jolis.
Elle est délicate
Aux longs traits pâlis.
Oh! que j'aime Kate!

C'est saint Valentin!
Je dois et je n'ose
Lui dire au matin...
La terrible chose
Que saint Valentin!

Elle m'est promise,
Fort heureusement!
Mais quelle entreprise
Que d'être un amant
Près d'une promise!

J'ai peur d'un baiser
Comme d'une abeille.
Je souffre et je veille
Sans me reposer :
J'ai peur d'un baiser!

BEAMS

Elle voulut aller sur les flots de la mer,
Et comme un vent bénin soufflait une embellie,
Nous nous prêtâmes tous à sa belle folie,
Et nous voilà marchant par le chemin amer.

Le soleil luisait haut dans le ciel calme et lisse,
Et dans ses cheveux blonds c'étaient des rayons d'or,
Si bien que nous suivions son pas plus calme encor
Que le déroulement des vagues, ô délice!

Des oiseaux blancs volaient alentour mollement,
Et des voiles au loin s'inclinaient toutes blanches.
Parfois de grands varechs filaient en longues branches,
Nos pieds glissaient d'un pur et large mouvement.

Elle se retourna, doucement inquiète
De ne nous croire pas pleinement rassurés ;
Mais nous voyant joyeux d'être ses préférés,
Elle reprit sa route et portait haut sa tête.

Douvres-Ostende, à bord de la Comtesse-de-Flandre,
4 Avril 1873.

TABLE



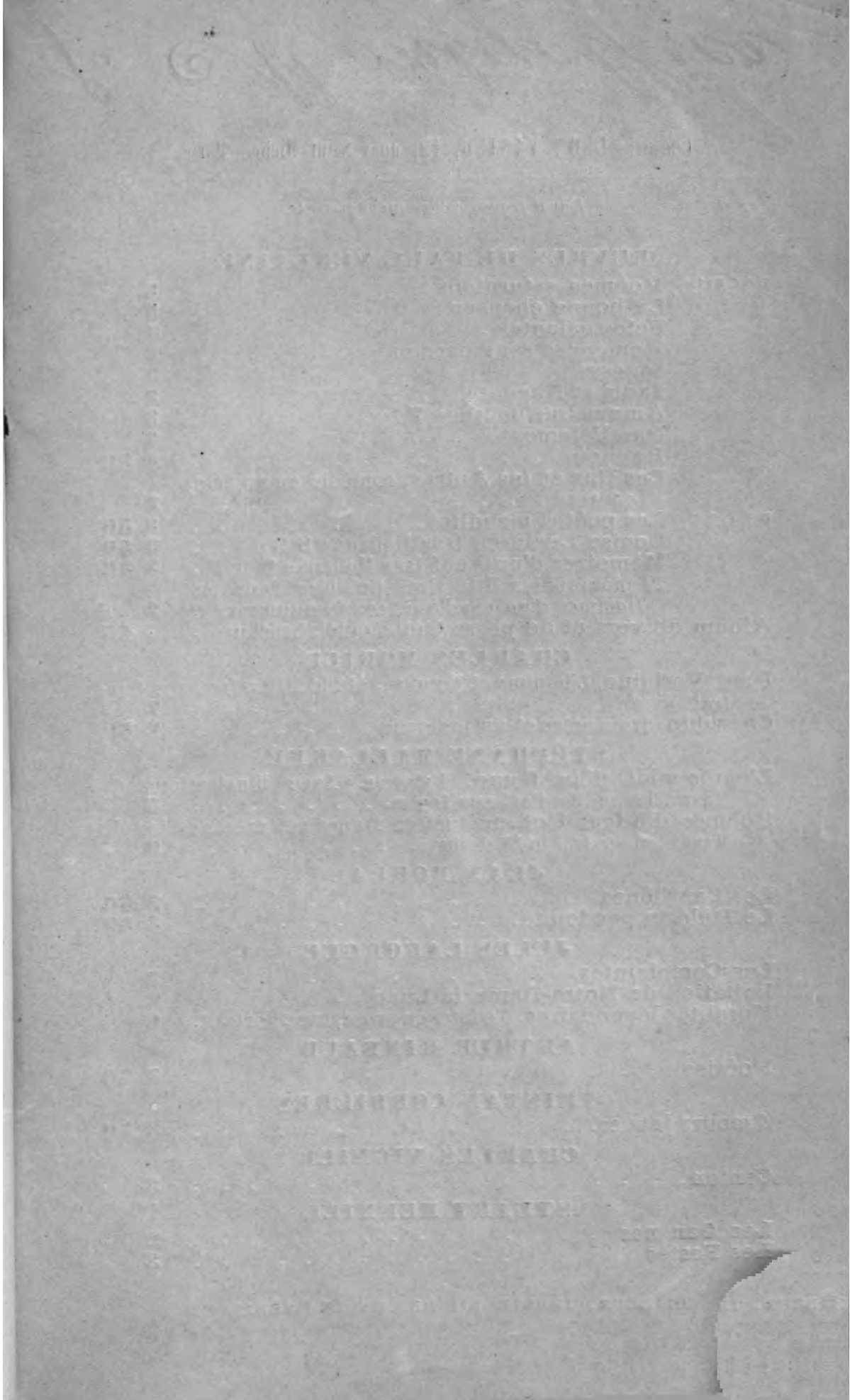
Ariettes oubliées	1
Paysages Belges	17
Birds in the night.	33
Aquarelles.	41

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

Generated at University of Pennsylvania on 2021-02-26 01:12 GMT / <https://hdl.handle.net/2027/coo.31924027312069>
Public Domain, Google-digitized / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-google

Generated at University of Pennsylvania on 2021-02-26 01:12 GMT / <https://hdl.handle.net/2027/coo.31924027312069>
Public Domain, Google-digitized / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-google

Generated at University of Pennsylvania on 2021-02-26 01:12 GMT / <https://hdl.handle.net/2027/coo.31924027312069>
Public Domain, Google-digitized / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-google



Librairie LÉON VANIER, 49, quai Saint-Michel, Paris.

Envoi franco contre mandat-poste.

ŒUVRES DE PAUL VERLAINE

POÉSIES. Poèmes saturniens	3	»
— La bonne chanson	3	»
— Fêtes galantes	3	»
— Romances sans paroles	3	»
— Sagesse	3	»
— Jadis et Naguère	3	»
— Amour (sur Hollande 7 fr.)	3	»
— Parallèlement	3	»
— Bonheur	3 50	
— Les Uns et les Autres, comédie en un acte, en vers	2	»
PROSE. Les poètes maudits	3 50	
— Louise Leclercq (sur Hollande 8 fr.)	3 50	
— Mémoires d'un veuf (sur Hollande 8 fr.)	3 50	
— 20 biographies littéraires publiées dans les <i>Hommes d'aujourd'hui</i> , ces 20 numéros.	2	»
Album de vers et de prose (anthologie), brochure	15	

CHARLES MORICE

Paul Verlaine. L'homme et l'œuvre, étude littéraire avec portrait gravé.	2	»
Chérubin, trois actes et un prologue	2 50	

STÉPHANE MALLARMÉ

L'après-midi d'un faune. Eglogue. Avec illustrations de MANET. Plaque d'art sur Japon.	5	»
Poèmes d'Edgar Poë, traduction française, avec dessins de MANET, magistral in-8° de luxe.	10	»

JEAN MORÉAS

Les Cantilènes.	3 50	
Le Pèlerin passionné.	3 50	

JULES LAFORGUE

Les Complaintes.	3	»
Imitation de Notre-Dame la Lune.	2	»
Moralités légendaires, 6 contes en prose, avec portrait.	6	»

ARTHUR RIMBAUD

Poésies.	3 50	
------------------	-------------	--

TRISTAN CORBIÈRES

Amours jaunes.	3 50	
------------------------	-------------	--

CHARLES VIGNIER

Centon.	3	»
-----------------	----------	---

STUART MERRILL

Les Gammes	2	»
Les Fastes	3	»

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

Volume epure

PAUL VERLAINE

CHANSONS POUR ELLE



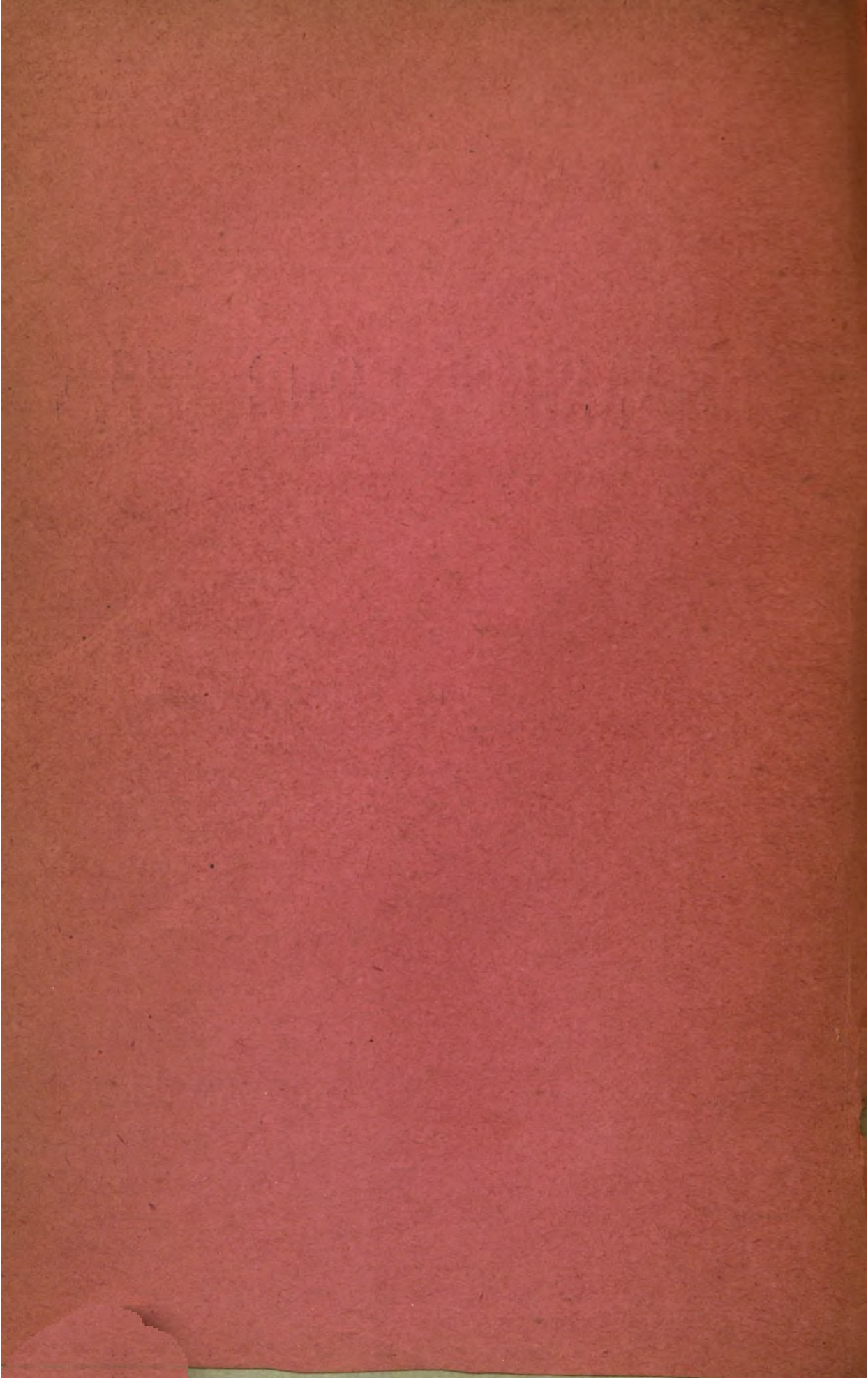
PARIS

LÉON VANIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

—
1891

Generated at University of Pennsylvania on 2021-02-26 01:12 GMT / <https://hdl.handle.net/2027/coo.31924027312069>
Public Domain, Google-digitized / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-google



CHANSONS POUR ELLE

Generated at University of Pennsylvania on 2021-02-26 01:12 GMT / <https://hdl.handle.net/2027/coo.31924027312069>
Public Domain, Google-digitized / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-google

PAUL VERLAINE

CHANSONS POUR ELLE



PARIS

LÉON VANIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

—
1891

Generated at University of Pennsylvania on 2021-02-26 01:12 GMT / <https://hdl.handle.net/2027/coo.31924027312069>
Public Domain, Google-digitized / http://www.hathitrust.org/access_use#pd-google

I

**Tu n'es pas du tout vertueuse,
Je ne suis pas du tout jaloux :
C'est de se la couler heureuse
Encor le moyen le plus doux.**

Vive l'amour et vivent nous !

**Tu possèdes et tu pratiques
Les tours les plus intelligents
Et les trucs les plus authentiques
A l'usage des braves gens,
Et tu m'as quels soins indulgents!**

D'aucuns clabaudent sur ton âge
Qui n'est plus seize ans ni vingt ans,
Mais ô ton opulent corsage,
Tes yeux rians, comme chantants,
Et ô tes baisers épatants !

Sois-moi fidèle si possible
Et surtout si-cela te plaît,
Mais reste souvent accessible
A mon désir, humble valet

Content d'un « viens ! » ou d'un soufflet.

« Hein ? passé le temps des prouesses ! »
Me disent les sots d'alentour.
Ça, non, car grâce à tes caresses
C'est encor, c'est toujours mon tour.

Vivent nous et vive l'amour !

II

Compagne savoureuse et bonne
A qui j'ai confié le soin
Définitif de ma personne,
Toi mon dernier, mon seul témoin,
Viens çà, chère, que je te baise,
Que je t'embrasse long et fort,
Mon cœur près de ton cœur bat d'aise
Et d'amour pour jusqu'à la mort :

Aime-moi,
Car, sans toi,
Rien ne puis,
Rien ne suis.

Je vais gueux comme un rat d'église
Et toi tu n'as que tes dix doigts;
La table n'est pas souvent mise
Dans nos sous-sols et sous nos toits;

Mais jamais notre lit ne chôme,
Toujours joyeux, toujours fêté
Et j'y suis le roi du royaume
De ta gaité, de ta santé !

Aime-moi,
Car, sans toi,
Rien ne puis,
Rien ne suis.

Après nos nuits d'amour robuste
Je sors de tes bras mieux trempé,
Ta riche caresse est la juste,
Sans rien de ma chair de trompé,
Ton amour répand la vaillance
Dans tout mon être, comme un vin,
Et, seule, tu sais la science
De me gonfler un cœur divin.

Aime-moi,
Car, sans toi,
Rien ne puis,
Rien ne suis.

Qu'importe ton passé, ma belle,
Et qu'importe, parbleu ! le mien :

Je t'aime d'un amour fidèle
Et tu ne m'as fait que du bien.
Unissons dans nos deux misères
Le pardon qu'on nous refusait
Et je t'étreins et tu me serres
Et zut au monde qui jasait !

Aime-moi,
Car, sans toi,
Rien ne puis,
Rien ne suis.

III

Voulant te fuir (fuir ses amours !
 Mais un poète est bête.)
J'ai pris, l'un de ces derniers jours
 La poudre d'escampette.
Qui fut penaud, qui fut nigaud
 Dès après un quart d'heure ?
Et je revins en mendigot
 Qui supplie et qui pleure.

Tu pardonnas : mais pas longtemps
 Depuis la fois première
Je filais, pareil aux autans,
 Comme la fois dernière.
Tu me cherchas, me dénichas ;
 Courte et bonne, l'enquête !
Qui fut content du doux pourchas ?
 Moi donc, ta grosse bête !

Puisque nous voici réunis,
Dis, sans ruse et sans feinte,`
Ne nous cherchons plus d'autres nids
Que ma, que ton étreinte.
Malgré mon caractère affreux,
Malgré ton caractère
Affreux, restons toujours heureux :
Fois première et dernière.

IV

Or, malgré ta cruauté
Affectée, et l'air très faux
De sale méchanceté
Dont, bête, tu te prévaux,
J'aime ta lasciveté !

Et quoiqu'en dépit de tout
Le trop factice dégoût
Que me dicte ton souris
Qui m'est, à mes dams et coût,
Rouge aux crocs blancs de souris ! —

Je t'aime comme l'on croit,
Et mon désir fou qui croit,
Tel un champignon des prés,
S'érige ainsi que le Doigt

D'un Terme là tout exprès.

Donc, malgré ma cruauté
Affectée, et l'air très faux
De pire méchanceté,
Dont, bête, je me prévaux,

Aime ma simplicité.

V

Zon, flûte et basse.
Zon, violon.
(BÉRANGER.)

Jusques aux pervers nonchalairs
De ces yeux noirs,
Jusque, depuis ces flemmes blanches
De larges hanches
Et d'un ventre et de deux beaux seins
Aux fiers dessins,
Tout pervertit, tout convertit tous mes desseins

Jusques à votre menterie,
Bouche fleurie,
Jusques aux pièges mal tendus
Tant attendus,
De tant d'appas, de tant de charmes,
De tant d'alarmes,
Tout pervertit, tout avertit mes tristes larmes,

Et, Chère, ah ! dis : Flûtes et zons

A mes chansons

Qui vont brâmant, tels des cerfs prestes

Aux gestes lestes,

Ah ! dis donc, Chère : Flûte et zon !

A ma chanson,

Et si je fais l'âne, eh bien, donne-moi du son !

VI

La saison qui s'avance
Nous baille la défense
D'user des us d'été,
Le frisson de l'automne
Déjà nous pelotonne
Dans le lit mieux fêté.

Fi de l'été morose,
Toujours la même chose :
« J'ai chaud, t'as chaud, dormons !
Dormir au lieu de vivre,
S'ennuyer comme un livre...
Voici l'automne, aimons !

**L'un dans l'autre, à notre aise,
Soyons pires que braise
Puisque s'en vient l'hiver,
Tous les deux, corps et âme,
Soyons pires que flamme
Soyons pires que chair !**

VII

Je suis plus pauvre que jamais
Et que personne;
Mais j'ai ton cou gras, tes bras frais,
Ta façon bonne
De faire l'amour, et le tour
Leste et frivole
Et la caresse, nuit et jour,
De ta parole.

Je suis riche de tes beaux yeux,
De ta poitrine,
Nid follement voluptueux
Couche ivoirine
Où mon désir, las d'autre part,
Se ravigore
Et pour d'autres ébats repart
Plus brave encore...

Sans doute tu ne m'aimes pas
Comme je t'aime,
Je sais combien tu me trompas
Jusqu'à l'extrême.
Que me fait puisque je ne vis
Qu'en ton essence,
Et que tu tiens mes sens ravis
Sous ta puissance?

VIII

Que ton âme soit blanche ou noire,
Que fait ? Ta peau de jeune ivoire
Est rose et blanche et jaune un peu.
Elle sent bon, ta chair, perverse
Ou non, que fait ? puisqu'elle berce
La mienne de chair, nom de Dieu !

Elle la berce, ma chair folle,
Ta folle de chair, ma parole
La plus sacrée ! — et que donc bien !
Et la mienne, grâce à la tienne,
Quelque réserve qui la tienne,
Elle s'en donne, nom d'un chien !

Quant à nos âmes, dis, Madame,
Tu sais, mon âme et puis ton âme,
Nous en moquons-nous ? Que non pas !
Seulement nous sommes au monde.
Ici-bas, sur la terre ronde,
Et non au ciel, mais ici-bas.

Or, ici-bas, faut qu'on profite
Du plaisir qui passe si vite
Et du bonheur de se pâmer.
Aimons, ma petite méchante,
Telle l'eau va, tel l'oiseau chante,
Et tels, nous ne devons qu'aimer.

IX

Tu m'as frappé, c'est ridicule,
Je t'ai battue et c'est affreux :
Je m'en repens et tu m'en veux.
C'est bien, c'est selon la formule. .

Je n'avais qu'à me tenir coi
Sous l'aimable averse des gifles
De ta main experte en mornifles,
Sans même demander pourquoi.

Et toi, ton droit, ton devoir même,
Au risque de t'exténuer,
Il serait de continuer
De façon extrême et suprême...

Seulement, ô ne m'en veux plus,
Encore que ce fût un crime
De t'avoir faite ma victime...
Dis, plus de refus absolus,

Bats-moi, petite, comme plâtre,
Mais ensuite viens me baiser,
Pas ? Quel besoin d'éterniser
Une querelle trop folâtre.

Pour se brouiller plus d'un instant,
Le temps de nous faire une moue
Qu'éteint un bécot sur la joue,
Puis sur la bouche, en attendant

Mieux encor, n'est-ce pas, gamine ?
Promets-le-moi sans biaiser.
C'est convenu ? Oui ? Puis-je oser ?
Allons, plus de ta grise mine !

X

L'horrible nuit d'insomnie !
— Sans la présence bénie
De ton cher corps près de moi,
Sans ta bouche tant baisée
Encore que trop rusée
En toute mauvaise foi,

Sans ta bouche tout mensonge,
Mais si franche quand j'y songe
Et qui sait me consoler
Sous l'aspect et sous l'espèce
D'une fraise — et, bonne pièce ! —
D'un très plausible parler,

**Et surtout sans le pentacle
De tes sens et le miracle
Multiple et un, fleur et fruit,
De tes durs yeux de sorcière,
Durs et doux à ta manière...
Vrai Dieu ! la terrible nuit !**

X

Vrai, nous avons trop d'esprit

Chérie !

Je crois que mal nous en prit,

Chérie,

D'ainsi lutter corps à corps

Encore,

Sans repos et sans remords

Encore !

Plus, n'est-ce pas ? de ces luttes

Sans but,

Plus de ces mauvaises flûtes..

Ce luth,

O ce luth de bien se faire

Tel air,

Toujours vibrant, chanson hère

Dans l'air !

Et n'ayons donc plus d'esprit,
T'en prie !
Tu vois que mal nous en prit...
T'en prie.
Soyons bons tout bêtement,
Charmante,
Aimons-nous aimablement
M'amante !

XII

Tu bois, c'est hideux ! presque autant que moi.
Je bois, c'est honteux, presque plus que toi,
Ce n'est plus ce qu'on appelle une vie...
Ah ! la femme, fol, fol est qui s'y fie !

Les hommes, bravo ! c'est fier et soumis,
On peut s'y fier, voilà des amis !
Nous buvons, mais, vous, mesdames, l'ivresse
Vous va moins qu'à nous, — te change en tigresse,

Moi tout au plus en un simple cochon,
Quelque idéal sot dans mon cabochon,
Quelque bêtise en sus, quelque sottise
En outre, — mais toi, la fainéantise,

La méchanceté, l'obstination,
Un peu le vice et beaucoup l'option,
Pour être plus folle, sur ma parole !
Que ma folie à moi déjà si folle.

Ces réflexions me coûtent beaucoup,
Mais ce soir je suis d'une humeur de loup.
Excuse, si mon discours va si rogue
Mais ce soir je suis d'une humeur de dogue.

.
Bah, buvons, pas trop (s'il nous est possible),
Ma bouche est un trou, la tienne est un crible.
Dieu saura bien reconnaître les siens.
Morale : surtout baisons-nous — et viens!

XIII

Es-tu brune ou blonde ?
Sont-ils noirs ou bleus,
Tes yeux ?
Je n'en sais rien, mais j'aime leur clarté profonde,
Mais j'adore le désordre de tes cheveux.

Es-tu douce ou dure ?
Est-il sensible ou moqueur,
Ton cœur ?
Je n'en sais rien, mais je rends grâce à la nature
D'avoir fait de ton cœur mon maître et mon vainqueur

Fidèle, infidèle ?
Qu'est-ce que ça fait,
Au fait,
Puisque, toujours dispose à couronner mon zèle
Ta beauté sert de gage à mon plus cher souhait.

XIV

Je ne t'aime pas en toilette
Et je déteste la voilette
Qui m'obscurcit tes yeux, mes cieux,
Et j'abomine la « tournure »
Parodie et caricature,
De tels tiens appas somptueux.

Je suis hostile à toute robe
Qui plus ou moins cache et dérobe
Ces charmes, au fond les meilleurs :
Ta gorge, mon plus cher délice,
Tes épaules et la malice
De tes mollets ensorceleurs.

Fi d'une femme trop bien mise !
Je te veux, ma belle, en chemise,
— Voile aimable, obstacle badin,
Nappe d'autel pour l'alme messe,
Drapeau mignard vaincu sans cesse
Matin et soir, soir et matin.

XV

Chemise de femme, armure *ad hoc*
Pour les chers combats et le gai choc,
Avec, si frais et que blancs et gras,
Sortant tout nus, joyeux, les deux bras,

Vêtement suprême,
De mode toujours,
C'est toi seul que j'aime
De tous ses atours.

Quand Elle s'en vient devers le lit,
L'orgueil des beaux seins cambrés emplit
Et bombe le linge tout parfumé
Du seul vrai parfum, son corps pâmé.

Vêtement suprême,
De mode toujours,
C'est toi seul que j'aime
De tous ses atours.

3.

Quand elle entre dans le lit c'est mieux
Encor : sous ma main le précieux
Trésor de sa croupe frémit dans
Les plis de batiste redondants.

Vêtement suprême,
De mode toujours,
C'est toi seul que j'aime
De tous ses atours.

Mais lorsqu'elle a pris place à côté
De moi, l'humble serf de sa beauté,
Il est divin et mieux mon bonheur
A bousculer le linge et l'honneur !

Vêtement suprême.
De mode toujours,
C'est toi seul que j'aime
De tous ses atours.

XVI

L'été ne fut pas adorable
Après cet hiver infernal
Et quel printemps défavorable !
Et l'automne commence mal.
 Bah ! nous nous réchauffâmes
 En mêlant nos deux âmes.

La pauvreté, notre compagne
Dont nous nous serions bien passés,
Vainement menait la campagne
Durant tous ces longs mois glacés...
 Nous incaguions l'intruse,
 Son astuce et sa ruse.

**Et riches, de baisers sans nombre,
— La seule opulence, crois-moi —
Que nous fait que le temps soit sombre
S'il fait soleil en moi, chez toi,
Et que le plaisir rie
A notre gueuserie?**

XVII

Je ne suis plus de ces esprits philosophiques
Et ce n'est pas de morale que tu te piques
Deux admirables conditions pour l'amour
Tel que nous l'entendons, c'est-à-dire sans tour
Aucun de bête convenance ou de limites,
Mais chaud, rieur — et zut à tous us hypocrites!

Aimons gaîment
Et franchement.

J'ai reconnu que la vertu, quand s'agit d'Elles,
Est duperie et que la plupart d'elles ont
Raison de s'en passer, nous prenant pour modèles :
Si bien qu'il est très bien de faire comme font
Les bonnes bêtes de la terre et les célestes,
N'est-ce pas ? prompts moineaux, n'est-ce pas, les cerfs prestes?

Aimons bien fort
Jusqu'à la mort.

**Pratique mon bon conseil et reste amusante.
S'il se peut, sois-le plus encore et représente
Toi bien que c'est ta loi d'être pour nous charmer.
Et la fleur n'est pas plus faite pour se fermer
Que vos cœurs et vos sens, ô nos belles amies...
Tête en l'air, sens au clair, vos « pudeurs » endormies,**

**Aimons drûment
Et verdemment !**

XVIII

Si tu le veux bien, divine Ignorante,
Je ferai celui qui ne sait plus rien
Que te caresser d'une main errante,
En le geste expert du pire vaurien,

Si tu le veux bien, divine Ignorante.

Soyons scandaleux sans plus nous gêner
Qu'un cerf et sa biche ès-bois authentiques.
La honte, envoyons-la se promener.
Même exagérons et, sinon cyniques,
Soyons scandaleux sans plus nous gêner.

**Surtout ne parlons pas littérature.
Au diable lecteurs, auteurs, éditeurs
Surtout ! Livrons-nous à notre nature
Dans l'oubli charmant de toutes pudeurs,
Et, ô ! ne parlons pas littérature.**

**Jour et dormir ce sera, veux-tu ?
Notre fonction première et dernière,
Notre seule et notre double vertu,
Conscience unique, unique lumière,
Jour et dormir, m'amante, veux-tu ?**

X

**Ton rire éclaire mon vieux cœur
Comme une lanterne une cave
Où mûrirait tel cru vainqueur :
Aï, Beaune, Sauterne, Grave.**

Ton rire éclaire mon vieux cœur.

**Ta voix claironne dans mon âme :
Tel un signal d'aller au feu...
... De tes yeux en effet tout flamme
On y va, sacré nom de Dieu !**

Ta voix claironne dans mon âme.

4

Ta manière, ton *meneo*,
Ton chic, ton galbe, ton que sais-je,
Me disent : « Viens ça. » — *Prodeo*.
(O ces souvenirs de collègue !)

Ta manière ! ton *meneo* !

Ta gorge, tes hanches, ton geste,
Et le reste, odeur et fraîcheur
Et chaleur m'insinuent : reste !
Si j'y reste, en ton lit mangeur !

Ta gorge ! tes hanches ! ton geste !

XX

Tu crois au marc de café,
Aux présages, aux grands jeux :
Moi je ne crois qu'en tes grands yeux.

Tu crois aux contes de fées,
Aux jours néfastes, aux songes,
Moi je ne crois qu'en tes mensonges.

Tu crois en un vague Dieu,
En quelque saint spécial,
En tel *Ave* contre tel mal.

Je ne crois qu'aux heures bleues
Et roses que tu m'épanches
Dans la volupté des nuits blanches !

Et si profonde est ma foi
Envers tout ce que je croi
Que je ne vis plus que pour toi.

XXI

Lorsque tu cherches tes puces
C'est très rigolo.
Que de ruses, que d'astuces!
J'aime ce tableau.
C'est, alliciant en diable
Et mon cœur en bat
D'un battement préalable
A quelque autre ébat.

Sous la chemise tendue
Au large, à deux mains,
Tes yeux scrutent l'étendue
Entre tes durs seins.
Toujours tu reviens bredouille,
D'ailleurs, de ce jeu.
N'importe, il me trouble et brouille,
Ton sport, et pas peu !

4.

Lasse-toi d'être défaite
Aussi sottement.
Viens payer une autre fête
A ton corps charmant
Qu'une chasse infructueuse
Par monts et par vaux.
Tu seras victorieuse...
Si je ne prévaut !

XXII

J'ai rêvé de toi cette nuit :
Tu te pâmais en mille poses
Et roucoulais des tas de choses...

Et moi, comme on savoure un fruit
Je te baisais à bouche pleine
Un peu partout, mont, val ou plaine.

J'étais d'une élasticité,
D'un ressort vraiment admirable :
Tudieu, quelle haleine et quel rable !

Et toi, chère, de ton côté,
Quel rable, quelle haleine, quelle
Élasticité de gazelle...

**Au réveil ce fut, dans tes bras,
Mais plus aiguë et plus parfaite,
Exactement la même fête!**

XXIII

Je n'ai pas de chance en femme,
Et, depuis mon âge d'homme,

Je ne suis tombé guère, en somme,
Que sur des criardes infâmes.

C'est vrai que je suis criard
Moi-même et d'un révoltant
Caractère tout autant,
Peut être plus, par hasard.

Mes femmes furent légères,
Toi-même tu l'es un peu,
Cet épouvantable aveu
Soit dit entre nous, ma chère.

C'est vrai que je fus coureur.

Peut être le suis-je encore :

Cet aveu me déshonore.

Parfois je me fais horreur.

- **Baste ! restons tout de même
Amants fervents puisqu'en somme**

Toi, bonne fille, et moi, brave homme,

Tu m'aimes, dis, et que je t'aime.

XXIV

Bien qu'elle soit ta meilleure amie,
C'est farce ce que nous la trompons
Jusques à l'excès, sans penser mie
A elle, tant nos instants sont bons.

Nos instants sont bons !

Je fais des comparaisons, de même
Toi cocufiant ton autre amant,
Et je dois dire que ton système
Pour le cocufier est charmant.

Ton us est charmant !

Mon plaisir est d'autant plus coupable
(Et plus exquis, grâce à ton concours)
Qu'elle se montre aussi très capable
Et fort experte aux choses d'amours.

Mais, sans ton concours ?

Trompons-la bien, car elle nous trompe
Peut-être aussi, tant on est coquins
Et qu'il n'est de pacte qu'on ne rompe.
Trompons-*les* bien. Nuls remords mesquins !

Soyons bien coquins !

XXV

Je fus mystique et je ne le suis plus,
(La femme m'aura repris tout entier)
Non sans garder des respects absolus.
Pour l'idéal qu'il fallut renier.

Mais la femme m'a repris tout entier !

J'allais priant le Dieu de mon enfance
(Aujourd'hui c'est toi qui m'as à genoux)
J'étais plein de foi, de blanche espérance,
De charité sainte aux purs feux si doux.

Mais aujourd'hui tu m'as à tes genoux !

5

La femme, par toi, redevient **LE** maître,
Un maître tout-puissant et tyrannique,
Mais qu'insidieux ! feignant de tout permettre
Pour en arriver à tel but satanique...

O le temps béni quand j'étais ce mystique !

TABLE

I.	Tu n'es pas du tout vertueuse	1
II.	Compagne savoureuse et bonne.	3
III.	Voulant te fuir (fuir ses amours!).	6
IV.	Or, malgré ta cruauté.	8
V.	Jusques aux pervers nonchaloirs	10
VI.	La saison qui s'avance	12
VII.	Je suis plus pauvre que jamais.	14
VIII.	Que ton âme soit blanche ou noire.	16
IX.	Tu m'as frappé, c'est ridicule.	18
X.	L'horrible nuit d'insomnie	20
XI.	Vrai, nous avons trop d'esprit.	22
XII.	Tu bois, c'est hideux ! presque autant que moi.	24
XIII.	Es-tu brune ou blonde?.	26
XIV.	Je ne t'aime pas en toilette.	27
XV.	Chemise de femme, armure <i>ad hoc</i>	29
XVI.	L'été ne fut pas adorable.	31
XVII.	Je ne suis plus de ces esprits philosophiques.	33
XVIII.	Si tu veux bien, divine ignorante.	35
XIX.	Ton rire éclaire mon vieux cœur.	37

XX.	Tu crois au marc de café	39
XXI.	Lorsque tu cherches tes puces	41
XXII.	J'ai rêvé de toi cette nuit.	43
XXIII.	Je n'ai pas de chance en femme.	45
XXIV.	Bien qu'elle soit ta meilleure amie	47
XXV.	Je fus mystique et je ne le suis plus	49

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY,